

Françoise



DOLTO

E S S A I S

solitude

GALLIMARD

Extrait de la publication

Solitude

Collection Françoise Dolto
dirigée par
Catherine Dolto Tolitch

FRANÇOISE DOLTO

Solitude

ÉDITION REVUE, AUGMENTÉE
ET PRÉSENTÉE PAR
GÉRARD GUILLERAULT, ÉLISABETH KOUKI,
COLETTE MANIER ET ALAIN VANIER

nrf

GALLIMARD

© *Michèle Brabo pour la photographie de couverture.*
© *Éditions Gallimard, 1994, pour la présente édition.*

Préface

1962, 1975, 1985, trois haltes dans la carrière et la vie d'une psychanalyste.

Conférences, dialogues, écrits : trois modes de transmission d'une théorie et d'une clinique qui ont bouleversé la représentation que l'on se faisait du monde de l'enfance et de ses structures d'accueil.

Or ces trois temps et ces trois modes viennent à se croiser pour donner naissance à Solitude, dans une lutte entre ses extrêmes : « Solitude qui ressourçe, solitude qui détruit », quand elle se mue en isolement¹.

Au début de l'année 1961, Françoise Dolto est sollicitée par la Faculté universitaire Saint-Louis de Bruxelles pour donner une conférence à l'École des sciences philosophiques et religieuses. Elle accepte, en avril, le principe d'une intervention en deux leçons pour les 22 et 23 février 1962, sans pour autant en préciser le thème.

Cette même année 1961 est marquée par des dissensions au sein du mouvement psychanalytique. Pour situer leur origine, il faut revenir à la crise de 1953 qui vit le départ de Daniel Lagache, Juliette Favez-Boutonier, Françoise Dolto et Jacques Lacan de la Société Psychanalytique de Paris (SPP), elle-même membre de l'International Psychoanalytical Association (IPA). Les démissionnaires fondèrent alors la Société

1. Cf. Françoise Dolto, ouverture de *Solitude*.

Française de Psychanalyse (SFP) que l'IPA, dans un premier temps, refusa de reconnaître. Mais le dynamisme de ce nouveau groupe se traduisit par un développement important, et, huit ans plus tard, certains de ses membres souhaitèrent présenter une demande d'affiliation à l'IPA. Selon les règles en vigueur, un comité vint enquêter, en mai 1961, sur les méthodes de formation des psychanalystes au sein de la SFP.

Dolto qui avait — comme Lacan — élaboré une théorie et une pratique dont le tranchant rompait avec le conformisme stéréotypé où certains figeaient l'héritage freudien, se trouva confrontée à une procédure de standardisation visant à l'exclure de toute activité d'enseignement et de contrôle. L'argument avancé portait sur son charisme personnel qui entraverait toute possibilité d'élaboration et de transmission de connaissances.

Ces dissensions institutionnelles autour de Lacan et Dolto culminent en août 1961 lors du Congrès d'Édimbourg et se poursuivront jusqu'à l'« excommunication » d'octobre 1963, où la direction de l'IPA énonce son verdict : la SFP est admise en son sein à la condition que Lacan et Dolto soient déchargés de toute fonction d'enseignement et de formation¹.

C'est dans ce contexte, probablement à la rentrée scolaire de 1961, que Françoise Dolto définit le thème de sa conférence : « Solitude et vie familiale². »

Mais un autre événement d'importance intervient dans cette période : le 21 janvier 1962, sa mère, Suzanne Marette, meurt brutalement. Vingt-trois ans plus tard, en 1985, quand Françoise Dolto évoque ces conférences, elle commet une erreur de date, les situant en 1963, année qui vit l'aboutissement des mesures d'isolement institutionnel prises à son égard. Mais, à cela, elle ne fait pas référence. Elle associe « 1963 » à 1975, date de ses écrits personnels sur la solitude, au moment où Boris, son mari, ressentit la nécessité de consigner par écrit son expérience professionnelle, alors qu'apparaissaient les premières atteintes du mal qui l'emportera en 1981. Elle y voit comme un comportement testamentaire, l'obligeant à envisager la perspective d'avoir à poursuivre sa route sans compagnon.

1. Sur ce point, voir Elisabeth Roudinesco, *La bataille de cent ans. Histoire de la psychanalyse en France*. 2. Paris, Seuil, 1986.

Voir aussi *La communauté psychanalytique en France* : tome I, « La scission de 1953 » ; tome II, « L'excommunication ». Document édité par J.A. Miller, *Ornicar*, supplément aux n° 7 et n° 8, 1976 et 1977.

2. Cf. Françoise Dolto, ouverture de *Solitude*.

Son écriture se déploie alors, pour elle-même, à la frontière tenue de la solitude créatrice et de l'isolement mortifère à l'œuvre aux différents âges de la vie. Ces écrits personnels, intimistes, remplissent donc une fonction de ressourcement, dans une solitude encore conviviale, destinée à combattre l'isolement affectif insidieux dont elle entrevoit le proche avenir lors de cet été 1975.

Entre « 1963 » (conférence sur la solitude) et 1975 (écrits solitaires), douze ans, auxquels elle associe l'âge qu'elle avait lorsque sa sœur mourut¹ : « Cet événement m'a propulsée, moi, comme seule fille de notre famille² ».

Ainsi, cette erreur de date sur la conférence, qui s'est tenue un mois après la mort de sa mère, rassemble, en un nouage, mère et sœur, par la mort réunies, ainsi que sa propre solitude. « La solitude m'a toujours accompagnée, de près ou de loin³ ». Mais les épreuves, loin de l'abattre, l'ont conduite à affermir ses positions psychanalytiques.

Quelques éclaircissements s'imposent concernant la genèse peu banale de Solitude.

A l'issue de sa conférence de Bruxelles, Françoise Dolto reçut, pour mémoire, les notes prises par un membre de l'Université. Elle les conserva dans sa maison d'Antibes, la Villa Soledad. L'été 1985, elle y reçoit son éditeur, qui en prend connaissance ainsi que des manuscrits de 1975 qu'elle ne destinait pas à la publication mais plutôt, disait-elle, à sa « corbeille à papiers⁴ » ! Il lui propose immédiatement de les publier. Solitude est donc, en quelque sorte, un livre... rescapé.

Il est composé par les écrits de 1975 qui, découpés en chapitres et transcrits en italiques, alternent avec un dialogue entre l'éditeur et Françoise Dolto, sur la base des notes de 1962. Lui, l'« Étranger », les cite, et elle, la « Praticienne », les développe au gré de ses réflexions présentes⁵. Le ton, souvent détendu, parfois relâché, de cette discussion enregis-

1. Jacqueline Marette est morte le 30 septembre 1920, à l'âge de dix huit ans. Cf. ouverture de *Solitude, Enfances* (Le Seuil, 1986), *Autoportrait d'une psychanalyste* (Seuil, 1989).

2. Cf. Françoise Dolto, ouverture de *Solitude*.

3. *Ibid.*

4. Cf. annexe II

5. Cf. annexe II

trée témoigne de la confiance de Françoise Dolto dans la valeur d'une rencontre. Des digressions nous emportent souvent loin du thème initial ; échappées dont les deux interlocuteurs soulignent la dimension imaginaire en empruntant les noms de personnages fictifs — « le kangourou des murs », « la négresse verte » — censés apporter une résonance particulière à leur voix singulière¹.

Néanmoins, même quand ces dérives les font sortir du champ propre de la psychanalyse, on ne cesse d'y être ramené, et de façon essentielle : la trame du dialogue épouse sa conception du développement libidinal du sujet marqué par des moments successifs de remaniement psychique.

Quant aux écrits de 1975, ils dessinent les méandres dans lesquels se risque l'humain en quête de son devenir. On remarquera le contraste de ces textes avec le dialogue, par l'aspect ouvert, et, par moments, presque maniéré de l'écriture qui s'y déploie. Ils mêlent tout à la fois l'élaboration théorique et la rêverie spontanée propre au journal intime, ce qui est particulièrement sensible dans les dernières sections de l'ouvrage.

A travers l'oscillation entre écrits « privés » et échange oral, l'unité thématique du livre s'y dessine comme un parcours de la naissance à la mort qui nous dit l'irréductible de la solitude et sa tension dialectique dans le rapport à autrui. Car, pour Françoise Dolto, si la solitude peut être la voie structurante d'un ressourcement créatif, elle peut aussi, s'il n'y a pas la référence à l'Autre, ouvrir à une impossible autarcie et devenir consommation délétère. En filigrane de cette bipolarité apparaît une solitude qu'il faudrait dire de structure, à la mesure de la prématurité qui caractérise à la naissance le petit humain et qui le place dans une dépendance radicale. On retrouve dans ces pages une variation sur le thème de cette solitude primordiale, cette béance originelle dans l'être, qui renvoie à ce que Freud désignait comme sentiment de détresse (Hilflosigkeitsgefühl).

Malgré son caractère de grande fresque de l'histoire du sujet, de l'origine à la fin, Solitude n'est pas seulement le condensé d'une pensée toujours en mouvement. La plupart des grands thèmes de l'œuvre de Françoise Dolto y sont présents, avec des variations sensibles de ton et de temps, car ce livre composite traverse plus de vingt ans de sa recherche.

1. Cf. annexe II

Le livre paraît aux Éditions Vertiges en novembre 1985.

Nul ne pourra évidemment se plaindre d'un éditeur dont le comportement quelque peu intrusif a permis cette publication. Malheureusement, le manque de rigueur éditoriale dans l'établissement du texte pose problème.

Les enregistrements ont été transcrits tel quels, sans le travail indispensable que nécessite le passage de l'oral à l'écrit. On y trouve donc aussi bien des tâtonnements à voix haute, recherchant l'expression la plus adéquate de la pensée, que des digressions s'étalant, parfois inutilement, sur plusieurs pages. Les écrits de 1975 ont été publiés de la même manière avec, notamment, une ponctuation discutable. Or la diversité des scansionnements envisageables entraîne des interprétations significativement différentes. Pourtant, c'est peut-être l'intérêt paradoxal de ce livre de contenir le déchet que fait normalement disparaître tout travail d'écriture.

Malgré les carences de l'édition originale, la parution en « Poche » eut lieu en 1987. Des corrections furent apportées, mais parfois au détriment du sens, car la révision a été faite sans souci de rigueur psychanalytique. Ainsi, ici et là, des contresens vinrent prendre la place des défauts de la première version.

Lors de la parution du livre, Françoise Dolto se plaignit de l'état du texte¹. Elle porte pourtant sa part de responsabilité car elle avait souvent tendance à ne pas suivre l'édition de ses travaux, en particulier les transcriptions d'échanges oraux, et ne relisait pas systématiquement les épreuves. Son désir était ailleurs : du côté des questions qui étaient en mouvement dans son travail de psychanalyste. C'est pourquoi, bien qu'elle ait émis de sérieuses réserves après coup, nous devons considérer que les deux tirages avaient reçu son aval.

Cette situation qui nous commandait de rendre à l'écrit, toute sa dignité n'en était pas moins délicate vu l'existence du texte déjà imprimé et l'absence de Françoise Dolto pour valider nos choix.

Pour l'ensemble, nous avons adopté une règle d'intervention a minima, ne visant qu'à rendre aux propos tenus leur cohérence.

1. Cf. annexe II

Concernant les dialogues, nous avons maintenu les nombreux apartés qui n'auraient, selon nous, jamais dû être imprimés en raison de leur peu d'intérêt. Au lecteur de tracer son propre chemin dans ce dédale !

Concernant les parties écrites, nous avons voulu suivre avec rigueur toutes les sinuosités du texte, en serrant au plus près la logique des développements conceptuels de Françoise Dolto.

Nous espérons avoir ainsi pu rendre ce texte à lui-même.

Gérard Guillerault, Élisabeth Kouki,
Colette Manier, Alain Vanier.

Ouverture

Pédiatre et psychanalyste, toute une vie à l'écoute des autres, lointains ou proches, à l'écoute des miens et de moi-même, émerveillée par ce que nous avons aussi à comprendre et à faire, et encore plus par ce que nous ne soupçonnons même pas et qui, un jour, advient, inexplicable, la solitude m'a toujours accompagnée, de près ou de loin. Comme elle accompagne tous ceux qui, seuls, tentent de *voir* et d'*entendre*, là où d'aucuns ne font que regarder et écouter. Amie inestimable, ennemie mortelle — solitude qui ressource, solitude qui détruit, elle nous pousse à atteindre et à dépasser nos limites.

En 1963^{1*}, je donnai une conférence à Bruxelles, sur le thème « Solitude et vie familiale ». J'ai retrouvé les notes qu'un auditeur attentif, probablement un prêtre, avait prises à l'époque. Douze ans après, en juillet 1975, à Antibes, dans le jardin de notre maison, *La Soledad*², j'écrivis sans souci de publication quelques centaines de pages sur la solitude.

Douze ans : je les avais quand ma sœur aînée est morte, fait qui a définitivement bouleversé ma mère et mon père, encore entourés par six enfants, et que je sentais totalement seuls dans leur douleur, obligés de *tenir* et y réussis-

* Les notes sont regroupées en fin d'ouvrage, p. 475. (N.d.É.)

sant. Cet événement m'a propulsée, moi, comme seule fille de notre famille.

1975 : l'année où Boris, mon conjoint de toujours, pressé par l'âge à délivrer son testament de clinicien exceptionnel de médecine physique et d'enseignant de masso-kinésithérapie, consacrait son temps de vacances à écrire. Le soir, il partageait avec moi l'épreuve de sa journée de combat avec les mots. Lui aussi *tenait* face à la vieillesse qu'il sentait l'appesantir, face à la tâche qu'il s'était assignée.

Nos étés à Antibes, à La Soledad, que nous aimions tant ! De 1950 à 1970, c'était le temps plein de notre vie de famille — le bateau, la pêche, les amis, ceux des enfants, planter le jardin, installer d'été en été la maison —, une vie joyeuse et sans doute assez folklorique. Antibes était pour Boris le climat de son enfance et de sa jeunesse. Il était né en Crimée et, jusqu'à dix-neuf ans, avait vécu sur la mer d'Azov, où son père cultivait des vignes. Après 1970, les enfants partis, Boris se sentait talonné par la nécessité de transmettre par écrit son expérience d'enseignant prestigieux. Il consacra son temps à rédiger *Le corps entre les mains*⁵, puis le *Traité de podologie*⁴.

Il s'éloignait, aux heures de repos, dans la solitude de sa méditation créatrice, embrumée de sensations de plus en plus précises, quoique peu visibles, de sa maladie menaçante. Il s'absorbait, il s'éloignait, pourtant si proches l'un de l'autre que nous étions. Je me sentais impuissante à l'aider, plongée moi aussi dans ma solitude. Dans le jardin, auprès de lui, sur la terrasse, je travaillais à écrire, pour témoigner moi aussi de mon expérience de psychanalyste praticienne. Et, pour moi-même, parfois je notais des réflexions. Cela m'aidait à *tenir* devant le naufrage de la vieillesse rapide de Boris, dès son dernier livre terminé. Sa mort physique est venue, le livre étant à l'impression, à Antibes, en juillet 1981. Mission accomplie.

Depuis, la souffrance aidant, tous ces mots — pensés, parlés, écrits —, ont refait surface. Ma vie et mon âge, de nouvelles lectures, mes efforts de pratiquer, sous la surveillance d'un ami, une discipline chinoise vieille comme le monde, le tai-chi-chuan, ont fait ressurgir des facettes de mon expérience d'analyste que j'avais involontairement laissées de côté.

Deux fils tressent, en se croisant, ce texte : d'une part, mes monologues sur la solitude, datant de 1975, et retranscrits ici tels qu'à l'époque je les avais couchés sur de longs papiers ; d'autre part, une conversation libre et dérapante sur La Soledad, lieu de solitude, et ses incidences dans nos vies, fragilement construites sur des soupçons de certitudes.

Là, pour laisser librement s'exprimer les errances, des personnages interviennent : la Praticienne et l'Étranger d'abord, mais aussi le Mainate, le Kangourou des Murs, la Digue et la Négrresse Verte. Pour que Soledad trouve ainsi ses Voix.

Ce livre n'est donc pas un ouvrage de psychanalyse. Ni de science. J'ai essayé cependant de faire profiter le lecteur de ma connaissance, en me référant constamment à mes rencontres cliniques. Toutefois, des faits de ma vie privée, ainsi que des expériences que j'avais considérées comme marginales, se trouvent ici éclairés autrement mieux, bien qu'ils ne fassent pas « officiellement » partie d'un savoir.

Nombre d'enseignements sont tirés des conversations qu'a eues Carlos Castaneda avec don Juan Matus, indien et sorcier yaqui, Homme de Connaissance et Praticien, ami de la « petite fumée » et de Mescalito⁵.

Revenu lui rendre visite au Mexique, après avoir publié son premier livre en Californie, Carlos, fier, le lui offre :

« — *Don Juan, c'est un livre sur vous.*

« *Il le prit, en feuilleta les pages comme s'il s'agissait d'un jeu de cartes. La couleur verte de la jaquette et la taille du livre lui plurent. Il tâta la couverture de la paume de sa main, puis il tourna et retourna le livre et me le tendit. Une vague d'orgueil me submergea.*

« — *Je veux que vous le gardiez, dis-je.*

« *Il hocha la tête, tout en riant silencieusement.*

« — *Mieux vaut pas, répondit-il.*

« *Puis, avec un large sourire, il ajouta :*

« — *Tu sais ce qu'on fait avec le papier au Mexique... »*

Alors, ceux qui, comme don Juan, n'apprécient ni le papier, invention des guêpes cartonnières, ni les longs discours, s'ils veulent toutefois apprendre un peu sur Solitude-Soledad, peuvent, à la place, écouter avec un plaisir infini l'*Adagio* du *Quintette à cordes* opus 163 de Schubert...

Je te l'ai déjà dit, seul un toqué entreprendrait volontairement la tâche de devenir homme de connaissance. C'est par la ruse qu'on y engage l'homme équilibré.

CARLOS CASTANEDA⁶

Par *praticien*, j'entends un participant qui possède une connaissance adéquate de toutes, ou presque toutes, les unités de signification entrant en jeu dans un système particulier d'interprétation sensée.

J'étais *l'étranger*, celui qui n'a pas la capacité de faire des interprétations intelligentes des unités de signification...

CARLOS CASTANEDA⁷

